



ITALO CALVINO LES VILLES INVISIBLES

Les villes que voici n'ont leur place sur aucun atlas, et on ne sait à quel passé ou présent ou futur appartient ces cités qui portent toutes le nom d'une femme. Peu à peu, le lecteur est conduit au milieu d'une mégapopolis contemporaine près de recouvrir la planète. Et tout au long passent des villes qui ne peuvent exister qu'en rêve : filiformes, punctiformes, dédoublées, effacées.

Relation de voyage d'un Marco Polo visionnaire auprès d'un grand Khan mélancolique, ces nouvelles d'un monde rêvé forment un fragile et merveilleux catalogue d'emblèmes.

Traduit de l'italien par Jean Thibaudeau

Préface de l'auteur

Les villes et les signes. 1.

L'homme marche pendant des jours entre les arbres et les pierres. L'oeil s'arrête rarement sur quelque chose, et seulement quand il y a reconnu le signe d'autre chose : une empreinte sur le sable indique le passage du tigre, un marais annonce une source, la fleur de la guimauve la fin de l'hiver. Tout le reste est muet et interchangeable ; les arbres et les pierres ne sont que ce qu'ils sont.

Pour finir, le voyage conduit à la ville de Tamaya. On y pénètre par des rues hérissées d'enseignes qui sortent des murs. L'oeil ne voit pas des choses mais des figures de choses qui signifient d'autres choses : la tenaille indique la maison de l'arracheur de dents, le pot la taverne, les hallebardes le corps de garde, la balance romaine le marchand de fruits et légumes. Statues et écussons représentent des lions, des dauphins, des tours, des étoiles : signes que quelque chose - qui sait quoi ? - a pour signe un lion ou un dauphin ou une tour ou une étoile. D'autres signes avertissent de ce qui est quelque part défendu - entrer dans la ruelle avec des charrettes, uriner derrière le kiosque, pêcher à la ligne du haut du pont - et de ce qui est permis - faire boire les zèbres, jouer aux boules, brûler les cadavres de ses parents. Par la porte des temples on voit les statues des dieux, tous représentés avec leurs attributs : la corne d'abondance, le sablier, la méduse, par quoi le fidèle peut les reconnaître et leur adresser les prières qui conviennent. Si un édifice ne porte aucune enseigne ou figure, sa forme même et l'endroit qu'il occupe dans l'ordonnance de la ville suffisent à en indiquer la fonction : le château royal, la prison, l'hôtel de la monnaie, l'école pythagoricienne, le bordel. Même les marchandises que les commerçants disposent sur leurs étalages valent non pas pour elles-mêmes mais comme signes d'autre chose : le bandeau brodé pour le front veut dire élégance, la chaise à porteurs dorée pouvoir, les volumes d'Averroès sagesse, le collier de cheville volupté. Le regard parcourt les rues comme des pages écrites : la ville dit tout ce que tu dois penser, elle te fait répéter son propre discours, et tandis que tu crois visiter Tamaya tu ne fais qu'enregistrer les noms par lesquels elle se définit elle-même et dans toutes ses parties.

Comment sous cette épaisse enveloppe de signes la ville est-elle en vérité, que contient-elle ou cache-t-elle, l'homme ressort de Tamaya sans l'avoir appris. Au-dehors s'étend jusqu'à l'horizon la terre vide, s'ouvre le ciel où courent les nuages... la forme que le hasard et le vent donnent aux nuages, l'homme déjà s'applique à reconnaître des figures un voilier, une main, un éléphant...

Les villes effilées. 4.

La ville de Sophronia se compose de deux moitiés de ville. Dans l'une, il y a le grand-huit volant aux bosses brutales, le manège avec ses chaînes en rayons de soleil, la roue avec ses cages mobiles, le puits de la mort avec ses motocyclistes la tête en bas, la coupole du cirque avec la grappe de trapèzes qui pend en son milieu. L'autre moitié de la ville est pierre, en marbre et en ciment, avec la banque, les usines, les palais, l'abattoir, l'école et tout le reste. L'une des moitiés de ville est fixe, l'autre est provisoire, et quand le terme de sa halte est arrivé, ils la déclouent, la démontent et l'emportent pour la replanter sur les terrains vagues d'une autre moitié de ville.

Ainsi chaque année survient le jour où les manœuvres enlèvent les frontons de marbre, descendent les murs de pierre, les pylônes de ciment, démontent le ministère, le monument, les docks, la raffinerie de pétrole, l'hôpital, les chargent sur des remorques, pour suivre de place en place l'itinéraire de chaque année. Ce qui demeure ici, c'est la demi-Sophronia de tirs à la cible et de manèges, avec le cri suspendu dans la nacelle du huit volant la tête à l'envers, et elle commence à compter combien de mois, combien de jours elle devra attendre pour que revienne la caravane et qu'une vie complète recommence.

-À partir de maintenant ce sera moi qui décrirai les villes, avait dit le Khan. Et toi, dans tes voyages, tu vérifieras si elles existent.

Ma, les villes que Marco Polo visitait étaient toujours différentes de celles que l'empereur imaginait. « Et pourtant, j'ai bien construit en esprit un modèle de ville à partir duquel déduire tout. les villes possibles. Il contient tout ce qui répond à la norme. Comme les villes qui existent s'éloignent à des degrés divers de la norme, il me suffit de prévoir les exceptions à la norme et d'en calculer les combinaisons les plus probables. »

-Moi aussi j'ai pensé à un modèle de ville duquel je déduis toutes les autres, répondit Marco. C'est une ville qui n'est faite que d'exceptions, d'impossibilités, de contradictions, d'incongruités, de contresens. Si une ville ainsi faite est tout ce qu'il y a de plus improbable, en abaissant le nombre des éléments anormaux la probabilité grandit que la ville existe véritablement. Par conséquent, il suffit que je soustraie de mon modèle des exceptions, et de quelque manière que je procède j'arriverai devant l'une des villes qui, quoique toujours par exception, existent. Mais je ne peux pas pousser mon opération plus loin qu'une certaine limite : j'obtiendrais des villes trop vraisemblables pour être vraies.

Les villes et les échanges. 4.

À Ersilie, pour établir les rapports qui régissent la vie de la ville, les habitants tendent des fils qui joignent les angles des maisons, blancs, ou noirs, ou gris, ou blancs et noirs, selon qu'ils signalent des relations de parenté, d'échange, d'autorité, de délégation. Quand les fils sont devenus tellement nombreux qu'on ne peut plus passer au travers, les habitants s'en vont les maisons sont démontées ; il ne reste plus que les fils et leurs supports.

Du flanc d'une montagne, où ils campent avec leurs meubles, les émigrés Ersilie regardent l'enchevêtrement de fils tendus et de piquets qui s'élève dans la plaine. C'est là toujours la ville Ersilie ; et eux- mêmes ne sont rien.

Ils réédifient Ersilie ailleurs. Avec des fils ils tissent une figure semblable qu'ils voudraient plus compliquée et en même temps plus régulière que l'autre. Puis ils l'abandonnent et se transportent encore plus loin, eux-mêmes et leurs maisons. Ainsi, en voyageant sur le territoire d'Ersilie, tu rencontres les ruines des villes abandonnées, sans les murs qui ne durent pas, sans les os des morts que le vent fait rouler au loin: des toiles d'araignée de rapports enchevêtrés qui cherchent une forme

Les villes et les signes. 4.

De tous les changements de langue que doit affronter celui qui voyage dans des terres lointaines, aucun n'égale celui qui l'attend dans la ville Ipazie, parce qu'il ne touche pas aux mots mais aux choses. J'entrai à Ipazie un matin, un jardin de magnolias se reflétait dans une lagune bleue, moi-même j'avais entre les haies assuré de découvrir de belles et jeunes dames au bain mais au fond de l'eau, les crabes mangeaient les yeux des suicidées la pierre au cou et les cheveux verdissent par les algues.

Je me sentis frustré et je voulus en appeler à la justice du sultan. Je montai les escaliers de porphyre du palais, celui dont les coupoles étaient les plus hautes, je traversai six cours de faïence avec des jets d'eau. La salle du milieu était fermée par des grilles des forçats avec aux pieds des chaînes noires remontaient des rochers de basalte d'une carrière souterraine.

Il ne me restait plus qu'à interroger les philosophes. J'entrai dans la grande bibliothèque, je me perdis entre les rayons croulant sous les reliures en parchemin, je suivis l'ordre alphabétique d'alphabets disparus, montant et descendant à travers des couloirs par des escaliers et des passerelles. Dans le cabinet des papyrus le plus reculé, à travers un nuage de fumée, m'apparurent les yeux hébétés d'un adolescent étendu sur une natte, qui ne décollait pas les lèvres d'une pipe d'opium.

-Où est le sage ?

Le fumeur m'indiqua la fenêtre. Il y avait un jardin avec des jeux pour les enfants : les quilles, la balançoire, la toupie. Le philosophe était assis sur la pelouse. Il dit :

- Les signes forment une langue, mais pas celle que tu crois connaître.

Je compris que je devais me libérer des images qui jusqu'ici avaient annoncé les choses que je cherchais seulement alors je réussis à comprendre le langage d'Ipazie.

À présent il suffit que j'entende le hennissement des chevaux et le claquement des fouets pour que me prenne un tremblement amoureux à Ipazie, tu dois entrer dans les écuries et les manèges pour voir les belles femmes qui montent en selle, cuisses nues, des jambières sur les mollets, et un jeune étranger s'approche-t-il qu'elles le renversent dans le foin ou la sciure et le pressent ferme contre leur téton.

Et lorsque mon âme ne demande d'autre nourriture et stimulant que la musique, je sais qu'il faut la chercher dans les cimetières : les musiciens se dissimulent dans les tombes d'une fosse à l'autre se répondent trilles de flûte et accords de harpe. Il est certain qu'à Ipazie aussi viendra le jour où mon seul désir sera de repartir. Je sais que je ne devrai pas descendre au port mais gravir le clocheton le plus élevé de la forteresse et attendre qu'un navire passe là-haut. Mais passera-t-il jamais ? Il n'est pas de langage sans pièges.

Les villes et le désir. 4.

Au centre de Foedora, métropole de pierre grise, il y a un palais de métal avec une boule de verre dans chaque salle. Si l'on regarde dans ces boules, on y voit chaque fois une ville bleue qui est la maquette d'une autre Foedora. Ce sont les formes que la ville aurait pu prendre si, pour une raison ou une autre, elle n'était devenue telle qu'aujourd'hui nous la voyons. A chaque époque il y eut quelqu'un pour, regardant Foedora comme elle était alors, imaginer comment en faire la ville idéale ; mais alors même qu'il en construisait en miniature la maquette, déjà Foedora n'était plus ce qu'elle était au début, et ce qui avait été, jusqu'à la veille, l'un de ses avènements possibles, n'était plus désormais qu'un jouet dans une boule de verre.

Foedora, à présent, avec ce palais des boules de verre possède son musée tous ses habitants le visitent, chacun y choisit la ville qui répond à ses désirs, il la contemple et imagine qu'il se mire dans l'étang des méduses qui aurait dû recueillir les eaux du canal (s'il n'avait été asséché), qu'il parcourt perché dans un baldaquin l'allée réservée aux éléphants (à présent interdits dans la ville), qu'il glisse le long de la spirale du minaret en colimaçon (qui ne trouva plus le terrain d'où il devait surgir).

Sur la carte de ton empire, ô Grand Khan, doivent trouver place aussi bien la grande Foedora de pierre et les petites Foedora dans leurs boules de verre. Non parce qu'elles sont toutes également réelles, mais parce que toutes ne sont que présumées. L'une rassemble ce qui est accepté comme nécessaire alors qu'il ne l'est pas encore ; les autres ce qui est imaginé comme possible et l'instant d'après ne l'est plus.

Les villes effilées. 2.

Je dirai maintenant de la ville de Zénobie qu'elle a ceci d'admirable : bien que située sur un terrain sec, elle repose sur de très hauts pilotis, les maisons sont de bambou et de zinc, avec un grand nombre de galeries et balcons, elles sont placées à des hauteurs différentes, comme sur des échasses qui se défient entre elles, et reliées par des échelles et des passerelles, surmontées par des belvédères couverts de toits coniques, de tonneaux qui sont des réservoirs d'eau, de girouettes tournant au vent, et il en dépasse des poulies, des cannes à pêche et des grues.

Quel besoin ou quel commandement ou quel désir a-t-il donc poussé les fondateurs de Zénobie à donner cette forme à leur ville, on n'en sait plus rien, et conséquence on ne peut dire si ce besoin, commandement ou désir, se trouve satisfait par la ville comme nous la voyons aujourd'hui, qui peut-être a grandi par superpositions successives d'un premier dessein désormais indéchiffrable. Mais ce qui est sûr, c'est que si l'on demande à un quelconque habitant de Zénobie de nous dire comment il verrait le bonheur de vivre, c'est toujours une ville comme Zénobie qu'il imagine, avec ses pilotis et ses échelles, une Zénobie peut-être toute différente, déployant bannières et rubans, mais déduite toujours de la combinaison d'éléments de ce modèle premier.

Cela dit, il n'y a pas à établir si Zénobie est à classer parmi les villes heureuses ou malheureuses. Ce n'est pas entre ces deux catégories qu'il y a du sens à partager les villes, mais entre celles-ci celles qui continuent au travers des années et des changements à donner leur forme aux désirs, et celles où les désirs en viennent à effacer la ville, ou bien sont effacés par elle.

Les villes effilées. 1.

Isaura, la ville aux mille puits, s'est élevée présume-t-on sur un profond lac souterrain. Partout où ses habitants, creusant dans la terre de longs trous verticaux, ont réussi à trouver de l'eau, jusque-là et pas plus loin, la ville s'est étendue son périmètre verdoyant répète celui des rives obscures du lac enseveli, un paysage invisible est la condition du paysage visible, tout ce qui se meut au soleil y est poussé par l'eau qui bat enfermée sous le ciel calcaire de la roche.

Par voie de conséquence, deux sortes de religions ont cours à Isaura. Les dieux de la ville, selon les uns, habitent dans les profondeurs, dans le lac noir qui nourrit les sources souterraines. Selon les autres, les dieux demeurent dans les seaux qui remontent au bout d'une corde quand ils apparaissent sur la margelle des puits, dans les poulies qui tournent, dans les cabestans des norias, dans les leviers des pompes, dans les pales des moulins à vent qui tirent l'eau des forages, dans les constructions en treillis qui commandent le vrillement des sondeuses, dans les réservoirs suspendus sur les toits, posés sur des piquets, dans les arcs légers des aqueducs, dans toutes les colonnes d'eau, les tubes verticaux, les flotteurs, les trop-pleins, jusqu'aux girouettes qui surmontent les échafaudages aériens d'Isaura, toute une ville qui pousse vers le haut.

Les villes cachées.

À Olinde, celui qui amène une loupe et cherche avec soin peut trouver quelque part un point pas plus grand qu'une tête d'épingle dans lequel, si le regarde un peu agrandi, on voit les toits les antennes les lucarnes les jardins les vasques les banderoles au travers des rues, les kiosques sur les places, le champ de courses. Ce point n'en reste pas là au bout d'un an, il est aussi gros qu'un demi-citron, puis le voilà comme un cèpe, puis comme une assiette à soupe. Et voici qu'il devient une ville grandeur nature, renfermée dans la ville précédente : une ville nouvelle qui se fait sa place au milieu de la ville précédente qu'elle expulse vers le dehors.

Olinde n'est certes pas la seule ville à grandir par cercles concentriques, comme les troncs d'arbre qui chaque année augmentent d'un tour. Mais pour les autres villes, il reste au milieu la vieille enceinte de murailles toute resserrée, de laquelle s'élancent tout desséchés les campaniles les tours les toits de tuile les coupoles, tandis que les quartiers neufs s'étalent autour comme une ceinture qui se dénoue. À Olinde, non les vieilles murailles se dilatent en emportant avec elles les vieux quartiers, qui s'agrandissent mais maintiennent leurs proportions sur un plus large horizon aux confins de la ville ; ils entourent les quartiers un peu moins anciens, qui eux aussi ont gagné en périmètre et ont perdu de l'épaisseur pour faire de la place à ceux plus récents qui les poussent de l'intérieur ; et ainsi de suite, jusqu'au coeur de la ville : une Olinde toute neuve qui dans ses dimensions réduites conserve les traits et l'écoulement de lymphe de la première Olinde et de toutes les Olinde qui sont sorties l'une de l'autre ; et dans ce cercle le plus intérieur apparaissent déjà - mais il est difficile de les distinguer - l'Olinde à venir et celles qui grandiront par la suite.

L'atlas du Grand Khan contient également les cartes des terres promises visitées en pensée mais pas encore découvertes ou fondées Nouvelle Atlantide, Utopie, la Ville du Soleil, Océana, Tamoé, Harmonie, New-Lanark, Icarie

Kublai demande à Marco

- Toi qui regardes autour, toi et vois les signes, tu sauras me dire vers lequel de ces avenir nous poussent les vents propices.

- Pour ces ports, je ne saurais pas tracer la route sur la carte ni fixer la date de l'accostage. Parfois il me suffit d'une échappée qui s'ouvre au beau milieu d'un paysage incongru, de l'apparition de lumières dans la brume, de la conversation de deux passants qui se rencontrent dans la foule, pour penser qu'en partant de là, je pourrai assembler pièce à pièce la ville parfaite, composée de fragments jusqu'ici mélangés au reste, d'instantanés séparés par des intervalles, de signes que l'un fait et dont on ne sait pas qui les reçoit. Si je te dis que la ville à laquelle tend mon voyage est discontinuée dans l'espace et le temps, plus ou moins marquée ici ou là, tu ne dois pas en conclure qu'on doive cesser de la chercher. Peut-être tandis que nous parlons est-elle en train de naître éparse sur les confins de ton empire tu peux la repérer, mais de la façon que je te l'ai dite.

Déjà le Grand Khan cherchait dans son atlas les plans des villes que menacent incubes et malédiction, Enoch, Babylone, Yahoo, Butua, Brave New World.

Il dit :

- Tout est inutile, si l'ultime accostage ne peut-être que la ville infernale, si c'est là dans ce fond que, sur une spirale toujours plus resserrée, va finir le courant.

Et Polo :

- L'enfer des vivants n'est pas chose à venir ; s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons d'être ensemble. Il y a deux façons de ne pas en souffrir. La première réussit aisément à la plupart accepter l'enfer, en devenir une part au point de ne plus le voir. La seconde est risquée et elle demande une attention, un apprentissage, continue, chercher et savoir reconnaître qui est quoi, au milieu de l'enfer, n'est pas l'enfer, et le faire durer, et lui faire de la place.

Les villes et les échanges. 5.

À Sméraldine, ville aquatique, un réseau de canaux et un réseau de rues se superposent et se recoupent. Pour aller d'un endroit à un autre, tu as toujours le choix entre le parcours terrestre et le parcours barque : et comme à Sméraldine le chemin le plus court d'un point à un autre n'est pas une droite mais une ligne en zigzags ramifiée en variantes tortueuses, les voies qui s'offrent aux passants ne sont pas simplement deux, il y en a beaucoup, et elles augmentent encore si l'on fait alterner trajets en barque et passages à pieds secs.

Ainsi l'ennui de parcourir chaque jour les mêmes rues est-il épargné aux habitants de Sméraldine. Bien plus l'ensemble des voies de communication n'est pas disposé sur un seul plan, il forme au contraire un jeu de montagnes russes, avec petits escaliers, chemins de ronde, ponts en dos d'âne, voies suspendues. En combinant des segments de trajets divers, les uns surélevés les autres pas, chaque habitant se donne chaque jour le plaisir d'un nouvel itinéraire pour aller dans les mêmes endroits. À Sméraldine, les vies les plus routinières et les plus calmes se passent sans répétitions.

Ici comme ailleurs, ce sont les vies secrètes et aventureuses qui se voient exposées aux plus fortes contraintes. Les chats de Sméraldine, les voleurs, les amants clandestins suivent des chemins les plus haut perchés et les moins continus, sautant d'un toit sur un autre, se laissant tomber d'une terrasse sur un balcon, contournant les gouttières d'une démarche de funambule. Tout en bas, les rats courent dans le noir des cloaques à la queue leu leu, en compagnie des conspirateurs et des contrebandiers ils passent la tête par les bouches des égouts et les regards des caniveaux, ils se faufilent entre deux murs et dans des venelles, ils traînent d'une cache dans une autre des croûtes de fromage, des denrées prohibées, des barils de poudre à canon, ils traversent la ville compacte par l'entrelacs de ses boyaux souterrains. Un plan de Sméraldine devrait comporter, marqués avec des encres de couleurs différentes, tous ces tracés, solides et liquides, visibles et cachés. Il est plus difficile d'y fixer le chemin des hirondelles, qui coupent l'air au-dessus des toits, descendent ailes immobiles le long de paraboles invisibles, s'en écartent pour avaler un moustique, remontent en spirale, frôlent un clocheton, dominant en tous les points de leurs sentiers aériens chacun des points de la ville.